

Le Jour, 1952
15 août 1952

AU SON DES CLOCHES

Un jour de fête est comme une halte sur la route. Dans une fête il y a toujours un symbole qui chante.

Pour une partie de l'humanité, le jour d'aujourd'hui célèbre un triomphe de la vie sur la mort.

Une religion qui annonce la résurrection des corps après l'immortalité de l'âme devrait passionner toute intelligence humaine. Il y a là le sommet de tout ce à quoi l'homme aspire. Il y a de plus, aujourd'hui, le dogme d'une incorruptibilité de la chair.

Les plus grandes merveilles nous laissent froids quand tant de petites choses nous agitent. On célèbre une fête comme on prend des vacances, sans se douter de ce qui se passe dans le ciel.

L'homme a des liens immédiats avec l'infini. Il est possédé par l'esprit. Mille événements couvrant trente ou quarante siècles l'ont mis au contact du divin. Chacun, une fois ou l'autre, a eu ce contact dans sa vie. Les plus méritants, les plus heureux, ont l'azur au bout de leurs doigts. Ils vivent dans l'enchantement de la mélodie éternelle.

Mais, dans le même temps, la foule se fait sourde et méchante. Le nouveau mal du siècle s'est emparé d'elle. On a éteint son ciel avec ses étoiles. On l'a, par la violence, refoulée dans l'éternelle mort. N'est-il pas temps que les sanctuaires retrouvent leurs fidèles et que se peuplent tous les temples de la foi ? De toutes les raisons de vivre, la première est dans la certitude de survivre, de travailler pour une exaltation, de s'émouvoir pour un impérissable amour.

Le nom de Marie, l'Islam aussi le vénère. C'est un gage permanent de fraternité. Nous sommes ici, les uns et les autres, tout près des sources. Les brumes d'un monde exaspéré ne s'empareront pas des cœurs purs.

Une fête de la foi, comme celle d'aujourd'hui, si laïque qu'on soit au fond de son cœur, on ne peut pas ne pas en faire une espérance.